

A l'affiche

Le sac de farine de Khadija Saïdi-Leclere

Identité entre deux rives

Un nouveau film marocain est à l'affiche ; il dit à sa manière la diversité d'un cinéma aux ressources multiples. Le sac de farine de Khadija Leclere est une production maroco-belge ; en fait il est belge et marocain comme la cinéaste qui l'a réalisé : «je suis d'ici et de là-bas, et je refuse de trancher, c'est compliqué certes mais c'est ma richesse», dit-elle. Khadija Leclere a décidé d'ailleurs d'en faire une source d'inspiration, cette identité éclatée signe l'identité de ses films portés par une errance, une quête pas encore assouvie.

Les cinéphiles marocains l'ont découvert à travers ses deux premiers courts métrages Sarah et Pelote de laine. Sarah est le récit d'un retour inachevé ; une jeune femme débarque à Tanger pour un rendez-vous avec une mère ; celle-ci est malade et la rencontre est un échec, mais le film est un joli succès avec notamment une très belle scène d'ouverture qui aborde Tanger de la mer comme un horizon d'espoir.

Il peut être revu a posteriori comme le synopsis en filigrane de ce qui sera le scénario du premier long métrage Le sac de farine ; celui-ci fonctionne beaucoup sur le registre de l'intertextualité : la référence au court métrage se fera par le prénom de Sarah des deux personnages ; en fait le même rôle dramatique celui d'une enfant arrachée à son environnement et qui tente de se reconstituer une vie comme un puzzle avec des fragments issus d'une déchirure originelle.

Le sac de farine s'ouvre sous le signe de la confession ; une fillette d'à peine 8 ans tente de dévoiler quelque chose au prêtre ; celui-ci, gentil mais apparemment agacé car Sarah transforme ce rite en jeu enfantin ; elle vient tout le temps

raconter des scènes ; cela relève de la fabulation ; mais le dispositif scénique est révélateur : Sarah est porteuse d'un récit, d'une fable tragique qui ne tardera pas à se déclencher et que le confessionnal ne peut accueillir. Trop étroit. Seul l'écran du cinéma peut l'abriter et l'exprimer. Sarah est donc envoyée en classe chez les sœurs ; pas pour longtemps, elle est convoquée au bureau où l'attend quelqu'un qui se présente comme son père. Elle vient l'inviter à passer un week-end à Paris.

En fait, on vient d'assister à un kidnapping. Le père enlève sa fille pour l'emmener au Maroc où d'après lui, elle recevra la bonne éducation parmi les siens. Choc de culture, drame de l'histoire dont les conséquences sont subies par les enfants. La scène de la séparation avec le milieu où elle fait son apprentissage donne lieu à une très belle prestation de la jeune Rania Mellouli dans le rôle de Sarah/enfant.

Une belle scène visuelle de transition et la jeune Sarah se réveille dans un village perdu du Maroc profond. L'approche esthétique change ; au style sobre et retenu de l'ouverture succède une mise en scène ample, tantôt épique,

tantôt mélodramatique. Les couleurs, l'échelle des plans sont convoquées pour accompagner-annoncer la montée de la tension dramatique.

Le récit est marqué par la petite histoire de Sarah qui ne tarde pas à rencontrer la grande histoire avec les événements liés aux émeutes de l'hiver 1984.

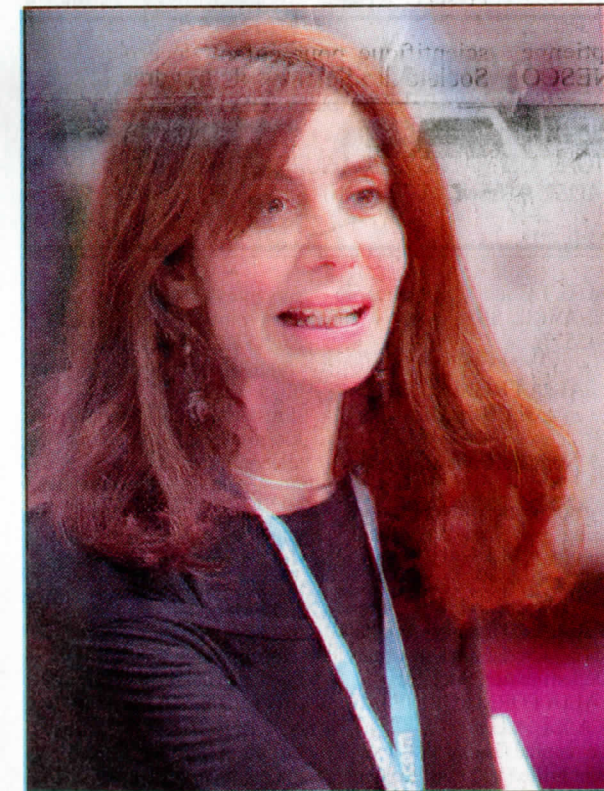
Les tricots tissés par Sarah et ses amies virent au rouge ; à un certain moment on les voit flotter aux devantures des boutiques comme les fanions d'une révolte dont l'essentiel nous est rendu via la radio... Mais une autre révolte, passive et taciturne, se prépare ailleurs : Sarah n'a qu'un seul rêve retrouver son pays d'adoption. Des tentatives, avortées, de mariage ne réussiront pas à la retenir ; un amour éphémère non plus !

Le choix de la comédienne fétiche de Abdel Kechiche, Hafsia Herzi, accentue cette impression de décalage, une sorte d'E.T circule en permanence dans les dédales de ce village qui renvoient à la complexité de la construction identitaire et dessinent en filigrane, comme les mailles d'un filage de laine, l'issue fatale d'une altérité imposée.

Mohammed Bakrim



Le récit d'une filiation impossible



que chacun fasse ce qu'il sait le mieux faire. Je me sens juste comme un chef d'orchestre qui s'entoure des bonnes personnes.

Et le processus d'écriture est le premier pilier le plus important, car c'est le scénario qui pose les fondations d'une histoire.

Et pour cela, il faut que les fondations soient très solides, comme ceux d'une maison. Comme un architecte qui construit une maison, on a besoin de différents corps de métier et pour cela, le cinéma est une réelle industrie à ne pas négliger dans l'économie d'un pays.

Le film est porté par le récit d'une déchirure, une enfant arrachée à un milieu pour la forcer à se reconstruire dans un autre. Cela passe aussi par un travail très visuel : le travail de la plasticité des images notamment avec la lumière et l'évolution des couleurs ; l'échelle des plans qui tantôt renvoie à l'enfermement, tantôt à l'ouverture sur de larges espaces ? Quel est le cahier des charges que tu as établi avec ton directeur photo ?

J'ai surtout eu un formidable directeur photo et je remercie Gilles Porte qui a fait un travail merveilleux, alors qu'il était arrivé la veille du jour de tournage, pour remplacer le nôtre qui a dû se faire rapatrier pour problèmes de santé (Rassurez-vous, il va mieux depuis), Gilles n'avait jamais travaillé avec cette caméra (L'Alexa), ni avec cette équipe ni avec moi, ni vu les décors ; il est arrivé avec sa générosité et son talent qu'il a mis complètement au service du film ; je ne le remercierais jamais assez. La seule indication qu'il a eue c'est la volonté du clair/obscur, tout le reste lui appartient, jusqu'à la couleur rouge qu'il a subtilement amenée dans le film... sans jamais rien imposer, mais comment ne pas écouter un homme possédant un tel talent ? Pareil pour le musicien Christophe Vervoort qui a réussi à créer des musiques envoûtantes sans jamais tomber dans le cliché du folklore.

Le film peut se lire comme le récit d'une filiation

impossible ; celle-ci ne se réduit plus à sa dimension biologique ; elle est davantage un choix culturel et pensé.

Vous le résumez parfaitement, et je me permettrais de vous reprendre cette phrase, car je n'en aurais pas trouvée une meilleure pour définir ma recherche : c'est le récit d'une filiation impossible !

Le film se termine par un travelling arrière qui sépare la jeune Sarah, ayant accepté un mariage arrangé pour retrouver son pays d'adoption, du jeune, Nari, étudiant et militant politique... cela laisse planer une certaine ambiguïté : l'amour peut attendre ?

Je dirais plutôt que si l'amour ne se présente pas, il ne faut pas l'attendre. Culturellement, dans ce récit, il ne pouvait y avoir de concrétisation de cet amour que si Nari envoyait sa mère pour faire la demande en mariage, or, ce moment, Sarah l'a espéré, attendu et il n'est jamais venu.

On ne peut la condamner à attendre. Le départ était la seule chose concrète qu'on lui a faite. Personnellement, je pense qu'il vaut mieux vivre avec les choix que la vie nous offre plutôt qu'avec ce qu'elle pourrait éventuellement nous offrir.

La partie marocaine du film est marquée par la reconstitution de scènes de violences policières ayant marqué les émeutes de l'hiver 84 ; un contexte très bien rendu par l'usage de la radio ; le film aurait pu continuer dans ce sens en privilégiant le hors champ qui est un gisement de non dit inouï... C'est une possibilité comme il en existe d'autres ; j'ai choisi de montrer juste des faits que j'ai vus, entendus, connus... Donc indiscutables quant à leur réalité, leur véracité...

Le film joue sur un rapport de forces homme / femmes...largement favorables aux femmes ?

Parce que je suis une femme peut-être. Je ne me suis pas dit que j'allais parler des femmes ou autres... ; J'ai raconté une histoire qui me tenait à cœur au delà du rapport homme/femme, etc.

Dans *James Bond* par exemple, c'est un film d'homme, on ne le relève jamais.

Le cast est un des points forts du film avec la révélation Rania Mellouli et un Samain qui nous laisse un peu sur notre faim...

Mon premier amour est le théâtre, je jouais et montais des pièces de théâtre avant de rentrer au conservatoire d'art dramatique de Bruxelles et de jouer au théâtre pendant 10 ans...

J'ai participé et organisé (aujourd'hui encore) des ateliers de recherche sur le jeu d'acteur, la direction d'acteur me passionne. Smain a vu mon court métrage Sarah et a adhéré au rôle du père de mon premier long, car il a été lui-même un enfant abandonné et adopté...

Il avait très envie de défendre ce rôle. C'est un grand Monsieur ! Tout comme M. "Abderraouf" qui a bercé la jeunesse de nos aînés ainsi que notre enfance... avec qui j'ai eu l'immense privilège de travailler.

Le film sort au Maroc pratiquement en même temps que sa sortie européenne. Comment Imane Mesbahi (la distributrice) vous a convaincu à tenter l'aventure ?

Je suis très admirative du travail d'«Imane Mesbahi». Je ne connais pas de distributeur qui, arrive à sortir et tenir un film dans autant de salles de cinéma et aussi longtemps. Même en Europe. Elle réussit des exploits C'est une sorte de guerrière des temps modernes pour le cinéma, je la qualifierai de «Xéna le guerrière», car c'est un noble combat. Elle se bat pour des films marocains, elle se bat pour une industrie cinématographique marocaine qui fait partie de l'économie d'un pays.

Je pense sincèrement que le Maroc a tout intérêt à garder quelqu'un comme Imane, car il en existe peu. Elle ne doute de rien, n'a peur de rien tant qu'il s'agit de cinéma qu'elle aime. Je lui suis infiniment reconnaissante d'avoir pris mon film.

Trois questions à Samy Layani, producteur de *Un sac de farine*

Séduit par l'histoire

Qu'est-ce que vous pourriez nous dire en premier sur votre activité de producteur et notamment sur votre parcours ? Pourquoi producteur et non pas réalisateur par exemple ?

Le cinéma est une passion depuis pratiquement l'âge de 5 ans. Adulte, j'ai toujours voulu faire du cinéma. J'ai commencé comme acteur, avec de petits rôles de méchant et très vite je me suis intéressé à la production, qui est pour moi un secteur très important pour un film. Sans une bonne production il n'y a pas de bon film. Je fais de la production depuis 1986. J'ai fait, je crois, 24 films au Maroc avec plusieurs casquettes, producteur, producteur exécutif, line producer, directeur de productions... Il est vrai que la réalisation me titille depuis un moment. J'ai réalisé, entre 2009/2010, 4 courts et je suis en cours d'écriture pour un long très ambitieux et que j'espère pour très bientôt.

Votre actualité aujourd'hui, c'est la sortie du film *Sac de farine* de Khadija Leclere. Comment s'est fait la rencontre avec ce projet et comment vous avez mené le travail de coproduction avec la partie belge ?

Oui, j'allais dire enfin, car une fois le film terminé, on a hâte de faire partager notre travail avec le public.

J'ai rencontré Khadija grâce à une amie productrice en France. Quand elle m'a raconté l'histoire, j'ai été tout de suite séduit, cela a pris encore deux ans avant que la production soit lancée, je dois dire qu'avec la partie belge, cela a été facile et ça a été un plaisir.

Le film est en partie une reconstitution historique puisque on y retrouve le Maroc du début des années 80 autour de la période des émeutes de l'hiver 84. Comment vous avez géré cette dimension de la production ?

Je dois dire que ce qui m'a inté-

ressé à la première lecture c'était l'histoire de cette fille déchirée entre deux cultures.

La reconstitution a été un peu plus compliquée, il a fallu d'abord trouver le lieu, Nador, Berkane... étaient trop loin. J'ai donc proposé Ait Ourir pour sa proximité avec Marrakech et aussi son ancienne Médina qui n'a pas été défigurée par les nouvelles constructions comme beaucoup d'autres villages marocains.

Ce village a tout de suite plu à la réalisatrice. Pour ce qui est de la reconstitution proprement dite, on n'a pas pu avoir les tenues de l'armée marocaine, il a donc fallu en créer d'autres.

Il faut dire aussi que nous avons tourné en plein Printemps arabe. Mais, en fin de compte, cela s'est bien passé ; comme je dis toujours, le Maroc est le pays des miracles.

Entretien réalisé par M.B.

